



HAL
open science

Métrico-Phono-Syntaxe : Le vers Français Alexandrin

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

Mitsou Ronat. Métrico-Phono-Syntaxe : Le vers Français Alexandrin. Cahiers de Poétique Comparée, 1975, 6 (2), pp.11-45. halshs-03939278

HAL Id: halshs-03939278

<https://shs.hal.science/halshs-03939278>

Submitted on 7 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 - Public Domain Dedication 4.0 International License

SOMMAIRE DU N° 6

Vol.2 Automne 1975

LE ROMAN D'ALEXANDRE

(1ère Partie)

P. 1 - Jacques ROUBAUD

Présentation et bibliographie brève

P. 11 - Mitsou RONAT (C.N.R.S.)

Métrico-Phono-Syntaxe : Le Vers
Français Alexandrin

P. 47 - Mitsou RONAT

Scrambling peut-elle être française ?

Dans cet article il sera traité du rôle de l'inversion dans le vers alexandrin classique (1630-1800). Ce rôle est un renforcement de la structure métrique du mètre ; deux opérations de nature très différentes sont en jeu : d'une part, une relation métrico-syntaxique de dépendance, et d'autre part un renforcement tonique du vers.

Ce travail renforce les hypothèses de Chomsky et Halle (1968), Halle et Keyser (1966), Selkirk (1972), Milner (1974), Roubaud (1970) et Roubaud-Lusson (1974).

De la Renaissance à nos jours, aucun auteur de traité de versification, d'Art Poétique, de stylistique, ne s'est véritablement intéressé au problème posé par l'existence d'inversions dans le vers classique — du moins à ma connaissance. Elle semblait aller de soi, comme fantaisie, licence ou réminiscence latine. Quand le phénomène était mentionné, c'était pour en considérer l'aspect "expressif", ou la rime qui en résultait. Par ailleurs, beaucoup d'auteurs affirment comme Grammont (1908) que :

"La rime est indispensable à nos vers parce que c'est elle qui en marque la fin. La structure intérieure de l'alexandrin n'est pas soumise à des règles assez fixes, les éléments rythmiques peuvent être constitués de manières trop variées pour que des vers sans rimes, ou vers blancs, ne se confondent pas bien vite avec de la prose un peu régulière."

Le travail qui va suivre montrera que la rime, dont le rôle est très important sans aucun doute, est loin d'être la seule règle qui distingue l'alexandrin de la prose. Seul Ratermanis (1952) — toujours : à ma connaissance —

dans un court article, signale la "valeur rythmique du procédé" de l'inversion ; l'inversion serait bien un élément constitutif du vers classique. Pour expliquer que les vers de (1) s'imposent comme vers, contrairement aux séquences réordonnées de (2), qui respectent le nombre de syllabes, Ratermanis affirme que l'inversion a pour effet d'amener à la finale du vers un couple tonique stable, et ainsi :

"l'inversion paraît bien avoir une valeur nettement fonctionnelle au point de vue tonique ; elle régularise le rythme et par là aussi contribue à différencier le vers de la prose."

La poétique s'occupe en particulier de ce qui différencie le vers de la prose. Je vais tenter, dans cet article, de rendre explicite en termes formels ce que Ratermanis présente dans une description intuitive. Ceci fera l'objet de la première partie. La seconde partie traitera d'une autre propriété de l'inversion dans le vers classique, que Ratermanis n'a pas abordée car il n'a étudié que les inversions du type (1) ; or, d'autres inversions sont possibles, qui "régularisent" aussi le rythme lié au mètre alexandrin.

-
- (1) a. De rage et de douleur le monstre bondissant
 b. Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu
- (2) a. le monstre bondissant de rage et de douleur
 b. tes pleurs ont prévalu sur mes justes remords

I. Le rapport de dépendance et la Redondance Métrico-
-Phono-Syntaxique.

L'affirmation de Ratermanis, d'après ce que nous connaissons des règles grammaticales et métriques, est surprenante. En effet, comment une inversion peut-elle avoir cette fonction tonique de régularisation rythmique ? Aucune intuition de "poéticité" n'accompagne, par exemple, l'inversion stylistique formalisée par Kayne (1972), dans (3) :

- (3) Où habite Jean-Jacques ?
la maison où habite Jean-Jacques

Avant de décrire les effets de l'inversion, il faut rappeler ce qu'est la structure du mètre alexandrin ; et pour définir cette structure, je vais interpréter les résultats des travaux antérieurs que j'ai cités plus haut.

La théorie de Halle-Keyser (1966) décrit l'alexandrin comme un schéma abstrait comportant une concaténation de douze entités de même nature : XXXXXXXXXXXX, à laquelle est ajoutée une règle de correspondance concernant l'éli-sion du e muet. Milner (1974) précise la forme de cette règle de correspondance en la comparant aux règles de la langue, et conclut que le vers alexandrin doit être considéré à cet égard comme un groupement syntaxique majeur unique ; pour expliquer l'enjambement, Milner choisit comme frontière de vers le symbole de frontière de phrase plutôt que de syntagme.

Roubaud-Lusson (1974) proposent une autre règle étendant celle de Milner aux deux hémistiches : l'alexandrin est une concaténation de deux séquences XXXXXX, chacune étant considérée comme un groupement syntaxique majeur. On aurait donc, d'après Milner et Roubaud-Lusson :

$$(4) V = \left(\begin{array}{cc} (XXXXXX) & (XXXXXX) \\ P & P \end{array} \right)$$

Pour l'étude du rythme et des pré-rythmes, Roubaud-Lusson s'intéressent à la structure interne des hémistiches pris isolément. A ce niveau d'abstraction, les hémistiches sont considérés comme équivalents. Ils affirment en même temps que "la théorie devrait énoncer ... des règles définissant quelque chose comme une hiérarchie introduite dans les catégories lexicales par leur possibilité de présence à la fin de segment métrique ... et ... étudier les différences entre les frontières de segments (intérieur du vers) et les frontières de vers".

En effet, il est certain que l'alexandrin n'est pas senti comme une concaténation d'hexasyllabes, comme le représente (4). On sait que le deuxième hémistiche est privilégié par une contrainte fondamentale, qui a fait l'objet de la plupart des commentaires : la rime. Cette contrainte servait, disait-on, à marquer la fin du vers.

Sans proposer de théorie de la rime, je garderai l'idée du privilège ainsi accordé au second hémistiche, comme le plus évident. La théorie linguistique a un concept pour désigner l'élément le plus important d'un groupement syntaxique majeur : le concept de tête de syntagme (cf. Emonds (à paraître)). Cette tête est représentée dans le formalisme de Chomsky (1970) par l'élément X de la règle (5) :

(5) $X' \longrightarrow X \text{ Comp}$

où X peut représenter par exemple un nom et Comp un syntagme prépositionnel déterminatif, etc. X et Comp doivent correspondre à des catégories majeures, mais il y a une hiérarchisation : 1) X et 2) Comp (en particulier, parce qu'en syntaxe Comp est facultatif).

Si l'on transposait ces concepts dans la structure

métrique de l'alexandrin, le deuxième hémistiche serait la tête et le premier serait le complément, soit :

$$(6) \quad V = (\text{XXXXXX}) \quad (\text{XXXXXX})$$

Comp P X P

Ce genre de structure est aberrant en syntaxe dans la mesure où la parenthésisation doit être rigoureusement symétrique : à une frontière NP qui s'ouvre doit correspondre une frontière NP qui se ferme, etc. Mais on sait que cette symétrie n'existe pas en métrique ; au contraire, on signale toujours la dissymétrie du traitement des initiales et des finales (cf. Halle-Keyser (1966) et Roubaud-Lusson (1974)). Cette solution serait un moyen assez simple de représenter cette dissymétrie, du moins provisoirement, tout en conservant l'idée que les hémistiches sont semblables à des groupements syntaxiques majeurs. De plus, un rapport de dépendance lierait fortement les deux hémistiches, tout en séparant les séquences d'hémistiches (X P)/(Comp P). La coupe à la césure et la coupe en fin de vers seraient aussi différentes que les contextes de liaison et de non liaison dans (7) et (8) :

(7) Ce sont des images (faciles) (à regarder)

X Comp

(8) J'ai donné ((aux enfants (de ces villes)) (une image))

X Comp X

[Ceci expliquerait que la césure ait été abandonnée la première. (cf. R-L(1974))].

A partir du moment où l'on donne les mêmes concepts (même utilisés différemment et de manière spécifique) aux théories linguistiques et poétiques, elles deviennent comparables (cf. les thèses de Milner (1974) .

Je proposerai ici un principe de redondance métrico-phono-syntaxique :

Principe M-P-S :

Quand il y a coïncidence entre les symboles de la structure phono-syntaxique et ceux de la structure métrique, le mètre reçoit un renforcement dont la nature est liée à celle des éléments en corrélation.

Examinons les exemples donnés par Ratermanis ; ce sont, en plus de (1), les vers de Phèdre :

- (9) Par un indigne obstacle il n'est plus retenu
- (10) De votre injuste haine il n'a pas hérité
- (11) A travers les rochers leur peur les précipite
- (12) Au fils de l'étrangère ose donner sa voix
- (13) De ses amis troublés demande les avis
- (14) Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom
- (15) Contre un sang odieux réveiller le courroux
- (16) De ses jeunes erreurs désormais revenu
- (17) D'une si belle vie ose noircir le cours
- (18) D'un mensonge si noir justement irrité
- (19) De son fatal hymen je cultivais les fruits
- (20) Aux pieds de son amant elle tombe pâmée

Dans l'alexandrin classique (à partir de 1630), l'inversion est réservée aux syntagmes prépositionnels compléments de phrase, de verbe, de nom, ou d'adjectif. (Pour les problèmes posés par la formalisation de ces règles, voir le texte suivant). Ce que Ratermanis appelle "la recherche du couple final stable", c'est, à la lumière de la structure métrique (6) et des exemples (1.a.b) et (9) - (20) la mise en coïncidence, exhaustive ou non, de la tête du syntagme syntaxique avec le second

hémistichique, et du Comp avec le premier hémistichique. Le principe de redondance M-P-S prévoit que le résultat de cette coïncidence sera un renforcement des liens de dépendance entre le Comp et le X métriques, c'est-à-dire un renforcement des liens entre les deux hémistichiques de l'alexandrin. Ce serait en partie pour cela que les séquences de (2) ne s'imposent pas comme alexandrins. Et ce ne serait pas par hasard que parmi les multiples jeux syntaxiques possibles, la poésie classique a choisi l'inversion des syntagmes prépositionnels.

Remarquons enfin que dans cette analyse, les objets directs et les adjectifs épithètes sont dominés par la tête du syntagme, à savoir X. Le syntagme verbal n'a pas été étudié - à ce propos particulier - de manière suffisamment approfondie, mais il existe des arguments assez forts pour dire que l'adjectif sans complément est effectivement dominé par la tête de syntagme (Cf. Ronat (1974 . a)).

Les hypothèses précédentes sont traduisibles dans les termes de la théorie du rythme proposée par Pierre Lusson (1973). Pour ce dernier, le rythme doit se manifester à tous les niveaux d'analyse, et non seulement, comme on le faisait jusqu'à présent, à la seule structure superficielle phonique. Roubaud-Lusson (1974) démontrent l'aspect iambique-anapestique de l'alexandrin ordinaire (du 16^e siècle au 19^e siècle). D'après ce que nous venons de dire, au niveau métrique, c'est le second hémistichique qui est marqué (par rime). Nous aurons donc une structure métrique rythmique de la forme :

(a)	(b)
Comp	P	X	P	X	P

II. - Renforcement tonique

Avant d'examiner la structure phono-syntaxique des vers classiques, j'aimerais étudier une construction qui ressemble beaucoup aux inversions dont il est question ici, à savoir : le détachement, dit aussi dislocation ; par exemple :

(21) Pierre, Octave le connaît

La virgule est obligatoire, et indique au moins une pause, contrairement à la construction du français populaire : tout le monde il est beau. Le détachement appartient aussi à la poésie classique, dans des vers comme :

(22) Que ce qu'un mépris chasse un coup d'oeil le rappelle (Corneille, Suréna)

Voici la description phono-syntaxique de (21), formulée à partir des conventions de The Sound Pattern of English (SPE) de Chomsky et Halle (1968), et révisée par Selkirk (1972), conventions que je rappelle ici⁴.

SPE-I révisée :

La frontière # est insérée automatiquement au commencement et à la fin de chaque séquence dominée par une catégorie majeure, c'est-à-dire par l'une des catégories "nom", "verbe", "adjectif", ou par une catégorie comme "phrase", "syntagme nominal", "syntagme verbal" qui domine une catégorie lexicale, que la catégorie syntagmatique soit présente dans la base ou introduite par transformation.

(23) (# (# Pierre) #) (# (# Octave) #) #
 NP N N NP S NP N N NP

(# (# (le) (# connaît (#) #) #) #)
 VP V CL V V V VP S

La structure (23) est réduite à (24) par la convention SPE-II :

SPE-II :

Dans une séquence W (#) #) Z ou W (# (# Z ,
 X Y X Y

où Y ≠ S, supprimer la frontière interne.

(24) (#(Pierre)#) (#(# (Octave)#) (# ((le)
 NP N N NPS NP N NNP VP V CL
 (connaît)) #) #)
 V V V V P S

La structure (24) présente la particularité de laisser en présence 3 # consécutifs, ce qui est contraire à la prédiction selon laquelle seule "la distinction # vs. ## est appropriée aux besoins de la phonologie syntagmatique d'une phrase" (cf. Selkirk (1972), p. 13).

Une telle rupture de convention doit correspondre à une intuition linguistique, si la théorie est juste. En fait, c'est le cas. Le schéma mélodique présente un contour et une rupture qui n'existe pas à l'intérieur d'une phrase :

(25) Pierre, Octave le connaît
 * Pierre, Octave, le connaît

Si le syntagme détaché est long, c'est la dernière voyelle pleine qui est frappée d'un accent tonique :

(26) Le type dont je t'ai parlé avant-hier, Marie l'a vu ce matin.

Pour rendre compte de ces faits, je propose la règle suivante :

Règle des 3 #

Si, dans une structure syntaxique, se trouvent trois # consécutifs, la voyelle pleine qui les précède immédiatement reçoit un renforcement tonique, un marquage.

La règle des 3 # renforce, par conséquent, l'accent lexical ou l'accent syntaxique que la grammaire impose aux items et aux syntagmes. Elle peut s'appliquer en principe plusieurs fois, sans doute cycliquement, pour un plus grand renforcement.

Les phrases contenant des incises présentent les mêmes ruptures d'intonation⁵ ; l'exemple

(27) Marie, dit Jules, connaît Paul depuis longtemps

a la structure suivante (simplifiée pour ce qui nous concerne) :

(28) (# (#(Marie) #) (# (#(Jules) #) (#(dit) #) #)
 S NP N NNP S # NPN NNP VP V VVP S
 (#(connaît ...
 VPV

De ces faits, je concluerai que la théorie grammaticale a besoin de faire appel à un nombre supérieur à 2 dans le décompte des #, et que cette complication théorique est nécessaire pour rendre compte des phénomènes prosodiques du français.

Revenons maintenant à la structure de l'alexandrin. Prenons le vers de Phèdre :

(29) Ses longs mugissements font trembler le rivage.

En voici la structure métrico-phono-syntaxique comportant les # des hémistiches :

(30) (# (# (# (ses) (# longs #) (# mugissements #) #) #)
 Comp S NP Det A A N N NP P

(# (# (# font #)
 X VP V V

(# (# trembler #) (# (le) (# rivages #) #) #) #) #)
 VP V NP Art N N NP VPVP S

Ce qui donne , après l'application de SPE-II :

(31) (# (# (# (ses) (# longs #) (# mugissements) #) #)
 Comp S NP Det A A N N NP P

(# ((font #) (# trembler #)
 XVP V V VP V V

(# (le) (# rivage))) #) #) #)
 N P Art N N NPVPVP S P

Comme on peut le voir, la règle des trois # peut s'appliquer deux fois, la première en plaçant un accent tonique sur la voyelle pleine la césure, la seconde en accentuant la rime. Par conséquent, à l'accentuation donnée par la langue aux finales de groupement syntaxique s'ajoute l'accent tonique par l'interprétation métrique de la séquence. Le vers (29) est considéré comme un alexandrin typique, d'après les critères de Boileau. Le vers correspond à une phrase, et chaque hémistiche correspond à une unité "sémantique" précise. Remarquons que le S et le P coïncident à la finale du vers; le principe de redondance M-P-S peut s'appliquer.

Comparons maintenant la structure (31) à la structure réduite par SPE-II qui correspond à la structure renversée (2a)(en simplifiant) :

(32) (# (# (# le monstre bondissant #) #) (# (de rage
 Comp S NP V P X PP
 et de douleur) #) #)
 PP NP P

Dans (32) la règle des trois # ne peut s'appliquer qu'à la césure. Mais cela fait partie de la condition sine qua non du vers au 17e s.: en effet, s'il n'y avait en contact que deux #, à savoir #) (#, cela signifierait que le mot précédant la césure est un article, un auxiliaire ou une préposition.

(Nous trouvons là une autre manière de "raconter" les contraintes sur la césure formulées par R-L (1974)⁶).

Le vers (32) n'est pas a-métrique; il est l'état zéro du vers : il ne pourrait pas être interprété comme vers hors contexte ; l'accentuation renforcée de la rime ne viendra que du contact avec les # du vers suivant : le couple est nécessaire absolument.

On pourrait avancer la chose suivante :

Ne"s'imposent" comme vers alexandrin que les séquences, parmi les séquences de la langue française obéissant aux règles de Milner et Roubaud-Lusson, qui ont reçu un certain degré de renforcement.

Considérons maintenant la structure métrico-phono-syntaxique de (1.a), de manière également simplifiée et réduite :

(33) (# (# de rage et de douleur) #) #) (# (le
 Comp PP N NP PP P X NP
 monstre bondissant) #) #)
 VP NP P

Apparemment, (33) est semblable à (2.a); ils ont la même accentuation tonique. On pourrait dire que la relation de dépendance suffit à marquer le vers comme tel, comme nous l'avons vu dans la première partie.

Cette explication n'est pas défendable toutefois, car il existe d'autres types d'inversion qui marquent fortement le vers : ce sont les inversions effectuées à l'intérieur du même hémistiche, pour lesquelles les relations de dépendance ne peuvent pas être invoquées :

(34) Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air

(Boileau, Art Poétique)

(35) C'est Vénus toute entière à sa proie attachée

(Phèdre)

Pour le pouvoir sous main au silence engager

(Molière, Tartuffe)

L'apparence du mal a chez eux peu d'appui

(Molière, Tartuffe)

On le voit, rien dans le formalisme proposé jusqu'ici ne nous permet de rendre compte de l'effet M-P-S de ces inversions. Toutefois, la théorie actuelle des grammaires génératives, en particulier la théorie standard étendue, possède une explication formelle que la poésie peut utiliser de manière intéressante.

Avant d'aborder le problème M-P-S, rappelons d'abord certains résultats et certaines hypothèses de Selkirk (1972), soutenues par Chomsky (1974).

Pour expliquer le blocage de la règle de désaccentuation des catégories monosyllabiques non lexicales en anglais, Selkirk est amenée à postuler la convention des Traces.

Convention des Traces :

Les transformations qui suppriment ou déplacent des constituants ne déplacent ni ne suppriment les frontières de mots associées à ces constituants.

Ceci signifie que la transformation de mouvement ou de suppression laisse, à la place du constituant déplacé ou supprimé, les symboles # # . La convention SPE-I révisée prédit que les transformations engendreront d'autres symboles # pour séparer le constituant déplacé des constituants du contexte. Examinons deux illustrations données par Selkirk de l'utilité de cette convention.

Par exemple, comparons deux réalisations de l'auxiliaire be à la troisième personne du singulier, et deux réalisations de la préposition at, dans des contextes différents.

(36) Forme forte

I know she is (: [i z])

Who're you looking at ? (: [æ t])

Forme faible

she is intelligent (: [z])

I'm looking at you (: [ə t])

Il existe d'autres exemples pour montrer que ce n'est pas la distinction position finale/position interne qui est pertinente pour ces différences de réalisation. On a en effet :

(37) I asked where she is now (: [iz] et non [z])

The book you're looking at is interesting (: [æt] et non [ət])

Selkirk montre qu'en principe les contextes semblables à ceux de is et de at dans (37) permettent l'application de la règle de désaccentuation des mono-syllabes non lexicaux, et par là même la réduction de la voyelle, car la description structurale de cette règle indique, entre autres, que le monosyllabe non lexical est désaccentué s'il est séparé des syntagmes suivants par une seule frontière #.

Pourquoi, alors, dans (37) is et at ne sont pas désaccentués ?

Selkirk remarque que tous les cas où la règle de désaccentuation est bloquée correspondent à des structures où des transformations de suppression ou de déplacement ont opéré ; on a :

(38)

I asked where she is _____ now

The book (which) you're looking at _____ is interesting

Selkirk postule, avec la théorie des traces, que ces exemples ont la structure (simplifiée) :

(39) I asked where she is) (##) (# now #)

The book (which) you're looking at) (##) (# (is interesting

La présence des traces (##) fait que la structure phono-syntaxique de (39) ne se conforme pas à la description structurale de la règle de désaccentuation des mono-syllabes non lexicaux, bloque son application et, par conséquent, bloque la réduction de la voyelle.⁷

Mais il existe un autre phénomène dont Selkirk ne parle pas - parce que ce n'est pas son objet. En anglais, une différence d'intonation très nette est sentie entre la deuxième phrase de (40.a) et l'exemple (40.b) :⁸

(40) a) . Mary will eat more at breakfast than Sarah
 will ___ at dinner

b) . Sarah eats sandwiches at dinner.

L'accent sur le will de la deuxième partie de (40.a) est plus fort (plus exactement la hauteur musicale est plus haute) que l'accent sur eats, mot lexical, de (40.b).

On peut dire la même chose des effets de l'incise (parentheticals) (cf. note (5)).

(41) What I say, my dear, could interest you quite profoundly
 What I say could, my dear, interest you quite profoundly

Je concluerai donc de ces exemples que les traces laissées par les transformations de suppression ou de mouvement n'ont pas pour seul effet de bloquer l'application de la règle de désaccentuation des monosyllabes non lexicaux: elles permettent l'application de la règle des trois #, qui donne un accent tonique à la dernière voyelle accentuable du syntagme précédent les trois #.

Revenons maintenant à l'alexandrin. L'inversion est une transformation de mouvement, et laisse par conséquent une trace à l'endroit initial de sa dérivation dans la structure syntaxique. Nous avons donc, pour (1.a), la structure M-P-S (simplifiée et réduite) :

(42) (# (#de rage et de douleur) #) #) (#(le monstre
 Comp PP N NPPP P X NP

bondissant #) (#) #) #)
 V P P NP P

Comme on peut le voir, en comparant (33) et (42), la théorie des traces permet de rendre compte de la différence très forte qui existe entre les structures (1.4) et (2.b). La rime est doublement renforcée par les traces que l'inversion a laissées. Cette explication rend compte également de la "poéticité" des inversions qui se produisent à l'intérieur du même hémistiche, ce dont le rapport de dépendance métrico-syntaxique ne pouvait rendre compte:

(43) (# (#(D'un mot clame les flots) #) (#) #) #),
 Comp VP PP N NP PP VP P
 (#(mette la paix dans l'air)) #) #)
 X VP NP PP VPP

(44) (# (#(C'est Vénus toute entière #) #)
 Comp S VP A A
 (#((à sa proie #) (#attachée #) (#) #) #) #)
 X APPP PP A A PP AP NP P

La règle des 3 #, combinée avec la convention des traces, permet ainsi de rendre compte du renforcement tonique du mètre alexandrin produit par l'inversion, même quand un renforcement de la dépendance n'a pas lieu.

Mais nous n'avons pas résolu pour autant tous les problèmes posés par la M-P-S de l'alexandrin. Jacques Roubaud (communication personnelle) m'a fait part d'une découverte qu'il avait faite en étudiant le rythme de l'alexandrin :

La séquence inversée au cap tonne fait que ce vers de douze syllabes n'est plus un alexandrin classique.

Comment rendre compte en termes linguistiques de la contrainte proposée par Roubaud, citée ci-dessus ?

L'explication que je vais donner de cette contrainte est liée à la formalisation linguistique des inversions (cf. le texte suivant). De cette étude, il ressort que les inversions du vers classique violent les principes universaux proposés par Chomsky (1968) et Chomsky (1971), à savoir, respectivement, le principe A/A et les contraintes de "sub-jacency".

(48) Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis
(Molière, Tartuffe)

pour :

"Vous vous mêlez de dire votre avis sur tout".

(49) Je reviens à Palmis, Seigneur. De mes hommages
Si les lois du devoir sont de trop faibles gages
(Corneille, Suréna)

pour :

"Si les lois du devoir sont de trop faibles
gages de mes hommages, ..."

(50) Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de
bruit (Tartuffe)

pour :

"On ne voit pas que les vrais braves soient ceux
qui font beaucoup de bruit où l'honneur les con-
duit".

Ces exemples montrent que l'inversion, dans l'alexandrin, peut extraire des PP très enchâssés, chose impossible en prose.

Pour rendre compte de cette possibilité inouïe, j'avancerai que les règles et les contraintes métriques se substituent dans ce cas aux contraintes universelles du langage.

Il y a une relation de dépendance réciproque entre l'existence de l'inversion et la structure du mètre :

- l'inversion renforce la structure métrique
- l'inversion ne peut se produire que dans un mètre qu'elle renforce.

Il n'est donc pas suffisant que l'inversion renforce le rythme général du vers ; c'est le mètre, avec ses finales privilégiées, qu'elle doit marquer.

Pourquoi cela ? Les contraintes métriques assurent l'interprétabilité des séquences, elles seules permettent la remise en ordre de la lecture faite par le lecteur-auditeur. Les contraintes universelles grammaticales, par exemple la contrainte de "récupérabilité" de Chomsky (1965) jouent ce rôle, en général. Ici, c'est la structure métrique qui permet la reconstruction de l'ordre syntagmatique "normal". C'est pour cela que (46), où les inversions ne s'appuient pas sur la structure métrique du vers, sont très difficilement interprétables (voir le texte suivant).

Une petite incursion dans la poétique comparée va renforcer, je crois, cette dernière hypothèse. Banfield (1973) a étudié le style de Milton dans Paradise Lost. Elle établit une règle Free Phrase Order qui permet de

permuter autant qu'on veut les catégories syntagmatiques NP, VP, AP, PP, plus la catégorie lexicale V. De ce point de vue, la poésie Miltonienne paraît beaucoup plus "libre" et plus riche en possibilités que le vers alexandrin classique, où seul les Comp peuvent être inversées. En fait, la poésie miltonienne ajoute une contrainte qui n'existe pas dans le vers classique : les syntagmes permutés ne peuvent absolument pas être extraits hors d'une phrase. Banfield oppose la construction miltonienne (52), faite à partir des vers de Milton (51), à la construction non miltonienne (53) :

(51) IV. 161-3 ... North-East winds blow

Sabean Odors from the spicy shore

Of Araby the blest

(italiques de Milton)

(52) Sabean Odors North-East winds blow from the spicy shore of Araby the blest.

(53) * As Sabean Odors when ... North-East winds blow from the spicy shore of Araby the blest, well pleased with such delay they slack their course.

Ainsi, selon les cas, les contraintes universelles grammaticales peuvent être pertinentes ou non pour les transformations poétiques.

Mais ceci pourrait se comprendre dans la mesure où le pentamètre iambique, en tant que mètre, est profondément différent de l'alexandrin, aussi bien dans son schéma abstrait que dans ses règles de correspondance (cf. Halle-Keyser (1966), Guéron (1973)). L'inversion miltonienne a de toute évidence un autre rôle que celui de renforcement

métrique qu'a l'inversion dans l'alexandrin. De ce fait, l'extraction d'un syntagme hors d'une phrase est impossible, sans risque d'inacceptabilité.

Les corrections que Corneille a apportées au Cid, après les critiques de la jeune Académie Française (1638), fourniront un argument supplémentaire en faveur du rôle "interprétatif" de la structure métrique de l'alexandrin dans la reconstitution de l'ordre "normal" de la phrase. Mais avant de les décrire, j'aimerais développer une conséquence de l'application des principes de redondance exposés dans les deux premières parties.

III. Hiérarchie des vers alexandrins.

Dans leurs travaux sur le pentamètre iambique, Halle et Keyser ont présenté, en même temps que la règle de Stress-maximum, un moyen de "mesurer" la "complexité" des vers concrets, dans une échelle ayant pour degré zéro (dans ce cas : le plus élevé M-P-S) the curfew tolls the knell of dying day où chaque accent lexical correspond à la position forte du mètre WSWSWSWS. Le principe de redondance M-P-S était implicite dans cette mesure. Les autres vers sont classés dans leur degré d'éloignement, par rapport à cet exemple de base.

Avec le formalisme présenté dans cet article, il est possible de construire une échelle du même type, qui compterait les renforcements du mètre produits par la phono-syntaxe de l'énoncé ; nous avons déjà vu, à propos des exemples (29), (1) et (2), qu'ils s'"imposaient" comme alexandrins dans l'ordre décroissant (1), (29), (2).

L'étude détaillée de ces relations fait l'objet d'un autre travail. Pour le moment, je m'occuperai uniquement des relations de renforcement produites par l'inversion, sans les comparer aux vers sans inversion. Que remarque-t-on ?

Les vers du type (1) et (9) - (20) sont de tous les plus marqués. Ils cumulent la redondance de dépendance syntaxique et la redondance tonique. Les vers du type (35) sont très marqués dans la mesure où le marquage se fait à la rime

Les vers du type (34) ou (46) sont marqués, mais moins, puisqu'ils le sont à la césure. Les constructions (46), qui ne marquent pas le vers, n'existent pas. Le fait le plus frappant maintenant, c'est l'aspect statistique de ces inversions dans le vers classique. Il correspond exactement à la hiérarchie des marquages. Jusqu'à présent, j'ai présenté les différentes inversions comme si elles étaient également utilisées. C'est loin d'être le cas.

Voici un tableau qui présentera un ordre de grandeur approximatif des phénomènes mentionnés à l'instant :

(Comp ↑) (X)	Dépendance + Tonique	70%
() (↑)	Tonique à la rime	29,5%
(↑) ()	Tonique à la césure	0,2 %
(↑) ()	Dépendance à la césure	0,3%
(↑ w) ()	Ni tonique ni dépendance	0 %
(↑ w) () Z)	"	"
() (↑) Z)	"	"

Ces proportions montrent que l'explication de la fonction de renforcement du mètre par l'inversion est adéquate. Pour renforcer la "poéticité" du vers, et le distinguer encore davantage de la prose, les poètes classiques préféraient les constructions les plus fortement marquées.

Nous pouvons maintenant revenir à Corneille. Brunot (1966, T. III, p. 38) rapporte que l'Académie avait jugé mauvais ou "maladroits" les vers 145 et 1285 du Cid, soit respectivement (54) et (55) :

(54) Cet hyménée à trois importe également

(55) Les autres au signal de nos vaisseaux répondent

Ces vers sont "maladroits" parce qu'ils sont en principe ambigus. Le vers (54) peut signifier soit "ce mariage importe à trois personnes tout autant", soit "ce 'mariage à trois' importe également". La seconde interprétation "choque" dans une tragédie, car le thème de l'adultère consenti de part et d'autre faisait plutôt partie à l'époque de la farce ou de la comédie. L'indécence plane sur ce vers.

Le vers (55) peut signifier deux choses contradictoires. Soit : "les autres répondent au signal émis par nos vaisseaux", les "autres" étant situés à terre. Soit : "les autres, à un signal donné par nous, répondent à partir de nos vaisseaux", et par conséquent, les "autres" sont dans les bateaux.

Qu'a fait Corneille ? Seul le vers 1285 (= 55) a été corrigé. On trouve dans les éditions ultérieures :

(56) Les autres, à nos cris, de nos vaisseaux répondent.

Cette fois-ci, plus d'ambiguïté, la séquence

(57) * (à nos cris de nos vaisseaux)

n'étant pas un syntagme possible. Remarquons que Corneille, en précisant sa "pensée" dans la correction, indique qu'il avait choisi initialement une structure inversée contenue entièrement dans le second hémistiché, et non une inversion qui aurait provoqué un enjambement de la césure par le Comp syntaxique, construction que l'on trouvait parfois à la fin du 16^e siècle :

(58) Déteste (des pensers / de la mort) les horreurs
(Sponde, Sonnets...)

et qui ne devait pas être morte en 1638.

Cependant, Corneille a corrigé son vers. Que remarquons-nous si nous évaluons la redondance M-P-S des deux découpages possibles du vers (55) ? Ils appartiennent tous les deux à la même catégorie, "tonique à la rime" - la dépendance du Comp placé dans le premier hémistiché, dans l'interprétation structurale qui ressemble à (58), étant annulée par l'enjambement de la césure. Si les deux interprétations sont de même type métrique, rien dans le mètre ne permet de les désambiguër. D'où la correction.

En revanche, Corneille n'a pas corrigé le vers 145 (= 54), malgré le caractère "indécent" qui devait choquer le bon goût de l'époque. La hiérarchie proposée ci-dessus fournit une explication de cet entêtement contre l'Académie: l'interprétation "mariage à trois" est donné par un vers beaucoup moins renforcé que l'interprétation "importe à trois" (dépendance + tonique). Pour Corneille, plus poète

que Chapelain ou Scudéry, la structure l'emporte sur le sens, et suffit pour désambiguër le vers. Pour continuer avec une interprétation "psychologique", cela n'est pas étonnant : Corneille a déjà choisi la poésie contre la décence, même dans son "sujet" : la principale critique, idéologique, que lui opposent ses détracteurs, c'est d'avoir mis en scène quelque chose d'aussi indécent qu'une femme aimant l'assassin de son père.

On pourrait donner une analyse M-P-S du même genre à beaucoup de vers raciniens, comme :

(58) Les forêts de nos cris moins souvent retentissent
 Bien que le verbe retentir soit sous-catégorisé de manière facultative à l'égard du complément prépositionnel, il est impossible d'interpréter "les forêts de nos cris". Là aussi, la pression métrique désambiguë la construction¹⁰.

Conclusions.

Voici venu le moment de la réflexion sur la "pratique théorique" que nous avons observée dans ce travail.

Le corpus étudié est sans doute insuffisant pour que nous soyons sûrs de tenir une solution "définitive". Je pense avoir donné toutefois un système d'hypothèses assez précis pour être testable et falsifiable, malgré la nouveauté de la problématique M-P-S.

Je résumerai ici les points théoriques importants qui touchent à la définition de la linguistique et de la poétique génératives, ainsi que de leurs rapports.

- J'ai avancé un principe de redondance M-P-S, qui affirme le renforcement du mètre si les symboles qui décrivent le mètre et ceux qui décrivent la phono-syntaxe coïncident.

Ceci n'est possible que dans une poétique où l'on considère comme possible et même fondamentale l'utilisation des concepts linguistiques. Ceci est exprimé par Milner (1974) :

"Les concepts et les règles déterminant les règles déterminant les données poétiques sont spécifiques, mais non autonomes par rapport aux concepts et aux règles des données non poétiques".

Par exemple :

"...il faut que les deux limites (syntaxique et métrique) soient de nature homogène - sinon elles ne pourraient entretenir aucune relation."

Comme illustration du principe de redondance, j'ai indiqué d'abord le parallélisme des rapports de dépendance entre le second et le premier hémistiche d'une part, et entre la tête de syntagme et le complément prépositionnel d'autre part. De plus, l'attribution de symboles Comp et X aux frontières initiales des hémistiches, permet de formuler la dissymétrie entre les extrémités des segments métriques.

Puis, j'ai proposé une règle de renforcement tonique pour la syntaxe ordinaire, la règle des trois #. Grâce à cette règle et à la théorie des traces, j'ai pu rendre compte du rôle de renforcement tonique des inversions appartenant au vers alexandrin.

Ainsi formulées, les relations entre les théories linguistique et poétique reflètent exactement la thèse de Jacques Roubaud (1970) sur les relations de la littérature, de la langue et du langage :

Toute littérature est mémoire, et code, d'une
langue et du langage.

Le travail présenté ici illustre l'aspect "code de la langue française et du langage" : l'alexandrin s'appuie sur les règles syntagmatiques du français, avec les découpages, les relations de dépendance et les accentuations de la langue. Il révèle aussi des lois postulées universelles, comme la théorie des frontières de phrase et de syntagme, et la théorie des traces. En retour, par conséquent, la poésie renforce la validité des hypothèses de Chomsky et de Halle en leur donnant un nouveau champ d'application.

Quant à l'esprit "mémoire", le texte suivant tente de l'explicitier. Il s'agit de savoir pourquoi l'inversion a été choisie pour ce rôle de marquage.

Mitsou RONAT

Novembre 1974

Notes

1) J'utilise le mot "inversion" ici parce que c'est le terme traditionnel. Le texte suivant définit les particularités formelles de cette opération.

2) L'expression "s'impose comme vers" est douteuse aujourd'hui. Car, comme le remarque Ratermanis, l'aspect rythmique de l'inversion dans l'alexandrin semble avoir disparu dès l'époque romantique, qui préférait les effets d'enjambement ou de richesse de rime. Voir ce que je dis plus loin de Valéry, et la note (7).

Il est probable que les lecteurs d'aujourd'hui, s'ils n'ont pas intériorisé des milliers d'alexandrins (et encore !), n'ont pas ces intuitions.

3) Cf. le texte suivant.

4) Par commodité de lecture, j'utilise le symbole français P pour marquer la fin des segments métriques, et le symbole anglais S pour marquer les frontières de phrases. Mais il est entendu qu'il s'agit du même symbole.

5) Emonds (1973) montre que les incisives ne sont pas insérées dans les phrases matrices ; au contraire, c'est un constituant tout entier de la phrase principale qui est déplacé vers la droite :

(Marie	(connait	Paul))	(Jules	dit)	=>>>>
S 1	VP	2	VP	S	S	3	S
1						3+2	

le développement de la seconde partie se montrera compatible avec cette analyse.

Ils parlent[^] aux enfants (possible)
 Ils donneront[^] un bonbon aux enfants (")

elle est impossible si la construction a subi une transformation laissant une trace :

le bonbon qu'ils donneront ___/ aux enfants

De même j'ai montré (Cf. Ronat (1974)) que si la liaison est obligatoire dans :

(quels fruits préfères-tu ?) - j'aime bien
 les[^] oranges.

elle est impossible dans :

(Veux-tu les cahiers rouges ou les cahiers
 oranges ?)

- Je veux les ___ / oranges.

Je sais que les phénomènes de liaison ont été contestés dans la mesure où le français contemporain courant les élimine presque toutes. Je pourrais rappeler le principe de Guéron (1973), appelé "de Concordance Métrique" :

"Pour un mètre donné, les règles de correspondance s'expriment en fonction des mêmes entités abstraites que les règles prosodiques de la langue".

En français, ce principe explique l'échec de la métrique quantitative inspirée du Latin, et tentée par Baïf au 16^e siècle, ainsi que, peut-être la mort de l'alexandrin avec celle de la liaison.

8) Je remercie Jacqueline Guéron pour ces intuitions.

9) Ce type d'inversion, assez rare (voir plus loin) ne produit pas de pause à l'endroit de la trace laissée par l'opération. Tout au plus, la voyelle a effectivement une tonalité musicale plus haute et un allongement certain :

J'entends : de vos douleurs la cau:::se m'est connue, qui produit en même temps un parallélisme rythmique (2,4 / 2,4) accentuant l'aspect iambique de l'alexandrin (d'après la notation Roubaud-Lusson (1974)) :

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue
 a b a a a b a b a a a b
 a b a b a b a b a b a b

La redondance métrico-syntaxique de dépendance justifie cette inversion. Du point de vue tonique, je ne sais pas si cette construction est ou non une difficulté pour mon analyse.

10) Que cette pression métrique soit mal "sentie" à notre époque (cf. note (2)), c'est prouvé par une note de l'édition Larousse (1940) de Bérénice (Racine), à propos du vers 404 :

Des fers de Claudius Felix encor flétri
 (il y a diérèse sur la diphtongue ius, ou au). La note dit : "Comprendre : Felix encore flétri par les fers de Claude" (et non Claudius Felix). Cela signifie qu'au 20e siècle, la pression métrique ne suffit pas pour désambiguër ce vers, alors que sa structure est semblable à celle de (1).

11) cf. le texte suivant.

REFERENCES

- BANFIELD, Ann, 1973, Stylistic Transformations and the Syntax of PARADISE LOST, Ph. D, Wisconsin.
- BRUNOT, Ferdinand, 1966, Histoire de la Langue Française, T. III, Ière Partie, Colin.
- CHOMSKY, Noam, 1965, Aspects of the Theory of Syntax, M.I.T. Press.
 1970, "Remarks on Nominalization", Jacobs & Rosenbaum, eds., Readings in English Transformational Grammar, Ginn & C&.
 1971, "Conditions on Transformations", miméo, publié dans Festschrift for Morris Hall, Anderson et Kiparsky, eds., Holt, Rinehart and Winston, 1973.
 1974, Troisième Conférence de Amherst, à paraître.
- CHOMSKY, Noam, et Morris HALLE, 1968, The Sound Pattern of English, Harper and Row.
- EMONDS, Joseph, 1973, "Parenthetical clauses", miméo. Root and Structure-Preserving Transformations, à paraître.
- GRAMMONT, Maurice, 1908. Petit traité de Versification française, Colin.
- GUERON, Jacqueline, 1973, "Langue et Poésie : Mètre et Phonologie", à paraître dans le Colloque de Cerisy, Le Change de forme, Coll. 10/18.

- HALLE, Morris, 1968, "On Meter and Prosody", Progress in Linguistics, traduit en français dans Hypothèses, Coll. Change, Seghers/Laffont, 1972.
- HALLE, Morris et S.J. KEYSER, 1966, "Chaucer and the Study of Prosody", College English, 28 : 187-219.
- KAYNE, Richard, 1972, "L'inversion du sujet en français, dans les propositions interrogatives", Français moderne, Janvier-Avril.
- LUSSON, 1973, "Notes Préliminaires sur le Rythme", Cahiers de Poétique Comparée, Vol. 1, N° 1 .
- MILNER, Jean-Claude, 1974, "Réflexions sur le fonctionnement du Vers français". Cahiers de Poétique Comparée, Vol. I, n° 3.
- RATERMANIS, J.B., 1952, Janvier : "L'inversion et la structure de l'alexandrin", French Studies.
- RONAT, Mitsou, 1974 ., "Une contrainte sur l'effacement du nom", à paraître dans La Théorie Standard Étendue, Coll. Langue, Galilée.
- ROUBAUD, Jacques, 1970, "Quelques thèses sur la Poétique", Change 6.
1975, "La destruction de l'alexandrin", à paraître.
- ROUBAUD Jacques et Pierre LUSSON, 1974, "Mètre et rythme dans l'alexandrin ordinaire", Langue Française, n°23.
- SELKIRK, Elisabeth, 1972, The Phrase Phonology of English and French, Ph. D., M.I.T.